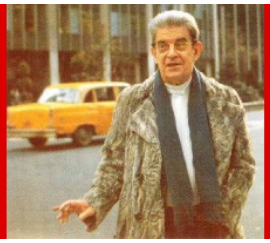
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **759** – Samedi 13 janvier **2018** – 06 h 06 **[GMT + 1]** – **lacanquotidien.fr**

De l'idéal démocratique

EN AVANT

Démocraties sans père, par Marie-Hélène Brousse

JUDITH

« On se serre les coudes », par Angelina Harari

LECTURES

Prince aboli de motérialité sonore, par Nathalie Georges-Lambrichs

LACAN COTIDIANO N° 28

Vilma Coccoz, Joaquín Caretti, Neus Carbonell

Démocraties sans père

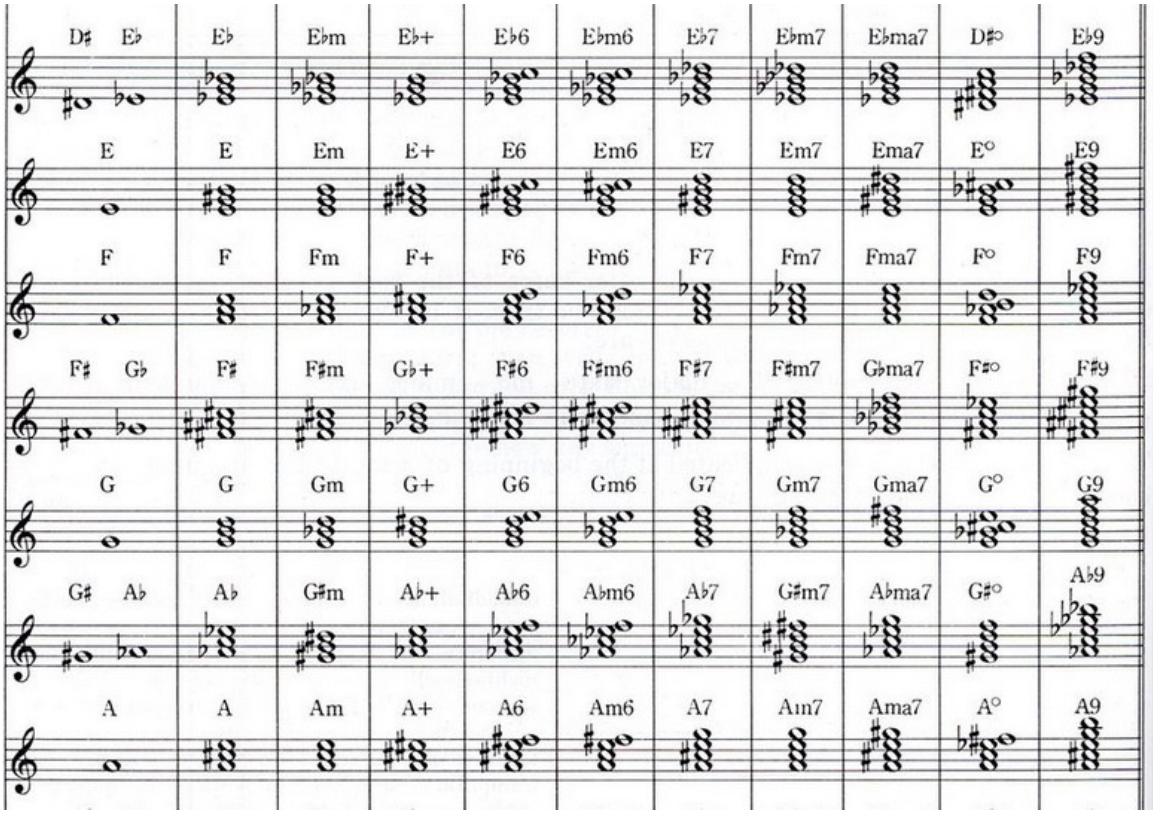
par Marie-Hélène Brousse

Mon objectif, lors de ce Forum « Désirs décidés pour la démocratie en Europe », n'est ni de vous faire part de mes convictions de citoyenne ni de me lancer dans une chronique politique, car je n'en ai ni le goût ni la compétence. Je ne vois qu'une raison de prendre ici la parole : ma pratique, longue déjà, de la psychanalyse d'orientation lacanienne.

Démocratie : point de discorde du discours devenu universel

Je partirai d'une phrase de Lacan dont Jacques-Alain Miller déploie les implications : « Je ne dis même pas "la politique, c'est l'inconscient", mais tout simplement "l'inconscient, c'est la politique" » (1). Il s'agit donc pour moi de partir non pas de la politique, mais de l'inconscient. La thèse selon laquelle « la politique, c'est l'inconscient » est freudienne et renvoie toujours, en dernière instance, au père. L'autre formulation, au contraire, ne ramène pas au père, mais au discours de l'Autre barré et à la question de la vérité, qui n'est – la cure analytique est là pour nous le faire toucher du doigt – jamais qu'incomplète et changeante, soit divisée.

J.-A. Miller souligne que si au XXe siècle « le totalitarisme a été un "bel espoir" » – celui d'imposer un *Un* qui ne soit pas l'exception paternelle dans le champ de la politique –, l'essor des démocraties, dont la multiplicité aujourd'hui atteste de leurs différences, met en évidence ce qu'il nomme « la discorde du discours universel ». Le vocable reste unique là où explose le multiple des formes : *cacophonie*.



Quel est le S1 de la démocratie ?

Le dernier spectacle de Romeo Castellucci, l'un des plus grands artistes de théâtre actuellement, est intitulé *Democracy in America*. Voilà qui vient souligner la coïncidence fréquente entre l'art contemporain et la psychanalyse. Pas plus qu'il ne s'agit de l'appliquer à la politique, n'appliquons pas la psychanalyse à l'œuvre. Laissons-nous enseigner par elle.

Castellucci revient sur le remplacement inaugural de l'Ancien Testament par le Nouveau, opéré par le puritanisme, et en fait l'autre fondement de la démocratie en Amérique, parfaitement compatible avec la déclaration de l'universalité des droits de l'Homme. Pas de Pape chez les protestants. Un même fil rouge se dégage de ses créations récentes : des femmes se coupent la langue, Moïse chante « paroles, paroles qui me manquent » ; il s'agit donc de mots et d'énonciation. La démocratie est structuralement liée à la parole ; c'est la parole sous toutes ses formes, dans toutes les bouches, publiques ou individuelles, œuvrant contre le silence, toujours visée par les différentes modalités qu'a pu prendre le totalitarisme des pères, fussent-ils du peuple. La parole est un pouvoir, comme le démontre l'expérience analytique.

C'est une des raisons de mon désir décidé pour la démocratie. La parole – de la prise de parole comme acte à la parole comme aveu du plus intime – est au fondement de la psychanalyse depuis Freud : *talking cure*. Pas de psychanalyse sans parole, même si c'est pour y faire l'expérience que rien n'est, chez le sujet, aussi peu libre qu'elle. D'où le scepticisme de Lacan pour l'un des idéaux, nécessaire certes, mais irréel, de la démocratie. Les mots manquent à Moïse, mais le mot manque, rate, toujours la chose. D'où la question qui m'accompagne dans ce texte : quelle chose manque – au sens de rater – le mot démocratie, sachant qu'en psychanalyse, l'indicateur est du côté du ratage ?

Le spectacle *Democracy in America* commence par des variations sur la combinatoire des lettres utilisées dans les mots composant son titre, faisant surgir des anagrammes ironiques (2), puis continue par la glossolalie, sons qui ne veulent rien dire, le « parler en langues » – mobilisé encore aujourd'hui par certaines sectes aux États-Unis –, et s'achève sur le rapport entre les Puritains et les Indiens. S'interrogeant sur la nécessité d'apprendre la langue des Blancs, les Indiens constatent que « leurs mots ne disent pas nos choses ». Tout est orienté, pour Castellucci, par la volonté de montrer que le sens n'est qu'un effet parasite de la matérialité des sons.

L'expérience analytique met pleinement cet axiome au travail. Pour se repérer dans une chaîne signifiante, il est nécessaire d'en extraire les signifiants-maîtres (S1). Tout S2 – savoirs ou pratiques – est ordonné par un S1.

Le lien social des sociétés traditionnelles repose sur la coïncidence en place d'agent d'un Nom et de la Loi. L'exemple que Lacan prend dans le Séminaire III se réfère à la reine Athalie et à Dieu. Quoi qu'il en soit des rivalités occasionnelles, le S1 coïncide avec une place d'exception unique. Dans *Democracy in America*, Castellucci invente un S1, *le blasphème*, mot qui jaillit de la bouche et du corps d'une femme, immédiatement exclue de la communauté. Lui-même a eu à répondre de cette accusation en Italie. Dans une démocratie, l'exclusion est le Un qui limite le tout, ici les Indiens, les Noirs esclaves et bien entendu, les femmes. Pas de *pour tout*, sans ces Uns *qui ne sont pas dans le tout*.

Tocqueville mettait déjà en évidence que la démocratie a, jusqu'à présent, toujours choisi comme S1, *la majorité*, c'est-à-dire le quantifiable, le nombre. Ce qui revient implacablement à opposer les libertés générales à la liberté de chacun. Cette tension est aujourd'hui patente sur le devant de la scène contemporaine. La majorité en position de S1 a remplacé le père.

Un pas de plus dans notre modernité : l'objet en place de S1

Il y a une « discontinuité irrémédiable » entre les démocraties antiques et modernes. Si la continuité est du côté du signifiant, la discontinuité est du côté du référentiel. Les démocraties modernes en tant qu'États trouvent leur référentiel dans le discours capitaliste. Orientées par la production et la consommation de masse et corrélées aux savoirs scientifiques, elles ont remplacé le Nom par le nombre, la qualité – on disait « une personne de qualité » – par la quantité. Cette poussée s'est étendue bien au-delà de l'Occident. Elle mène les *Uns-tout-seuls* vers un universel qui vise à saturer le manque par l'objet. C'est ce qu'en 2004, J.-A. Miller montrait déjà dans son texte « Une fantaisie » (3). Dans le mathème du discours du maître actuel, le S1 est remplacé dans la position d'agent du discours par l'objet *plus-de-jouir.*

Si, à cette place de l'agent, l'objet peut succéder au S1 pour tenir le tout, il n'a pas les propriétés du nom. Tocqueville avait noté déjà que l'instabilité était un des traits de la démocratie (4). Récemment une expression est revenue de façon répétitive dans les propos de la première ministre anglaise : *strong and stable.* Elle l'applique au Royaume-Uni, au gouvernement et à l'orientation politique en général. *Stable*, c'est justement ce que ne sont pas les démocraties.

L'idéal d'une jouissance démocratique

La démocratie moderne, événement de discours, s'est constituée dès lors comme un idéal de gouvernement. Chaque démocratie se mesure à cet idéal. La jouissance aujourd'hui est nécessairement démocratique, elle est *pour tous*, elle rejette toute idée de privilège.

Comment se soutient cette croyance en l'idéal démocratique ?

Si l'on a en tête « La note sur le Père » (5) de Lacan, on sait que « l'universalisme, la communication » homogénéisant les rapports entre les hommes, produit une « ségrégation ramifiée, renforcée, se recoupant à tous les niveaux », multipliant « les barrières ». La démocratie actuelle, fondée sur l'universalité des droits de l'Homme, produit partout de nouvelles frontières sur de mêmes territoires.

Triomphe du « Nous »

On y assiste donc à un développement massif d'un des « deux modes d'énonciation » de « l'Idéal, dans un groupe », celui du « Nous » dont J.-A. Miller dégage la structure dans la « Théorie de Turin » (6). Du point de vue de la psychanalyse, la dimension du « Nous », du collectif, résulte du rapport des individus – c'est-à-dire des mois – à l'Idéal. La structure imaginaire du « Nous » s'opposant à « Eux » vient renforcer et le moi et l'Idéal, contre le sujet et son manque-à-être.

Ce mécanisme se retrouve dans la montée actuelle des nationalismes et des racismes. Je le suis suffisamment pour en mesurer, à chaque fois, la force.

Mais, dialectiquement, il permet aussi une mise en cause de ce qui est l'un des piliers de la démocratie, la dictature du Un d'une majorité, par une montée inédite des minorités, des exclus du « *pour tout* citoyen ». Ce mouvement vers le multiple défie l'idée même de majorité. À se constituer comme un « nous », les minorités ont pris leur place sur la scène politique : *Blacklife matters* ou *#Moiaussi*.

Si, jusqu'alors, la démocratie pouvait se soutenir de ses exclus pour se constituer comme tout, il semble que le mouvement aille de l'avant et s'attaque à ce que cette structure permettait encore de privilège. Les signifiants *exclus* et *exclusion* sont devenus des signifiants-maîtres. On va donc vers un tout qu'aucun Un d'exception ne limitera. Pour un analyste d'orientation lacanienne, comment ne pas penser à ce que Lacan logicise comme le côté féminin des êtres parlants ?

Des minorités, Lacan souligne le pouvoir d'innovation du lien social. Il les situe du côté de la perversion et de la sublimation en tant qu'elles attaquent les normativisations des modes de jouir. Les minorités seront-elles les escabeaux de la démocratie ou bien la cause de sa transformation en ségrégation généralisée ?

Désir décidé de démocratie déségrégative

La psychanalyse propose et se bat pour un autre mode d'énonciation de l'Idéal. Je cite J.-A. Miller : face au discours « qui consiste à opposer Nous à Eux », « un discours inverse peut s'émettre de la place de l'Idéal » : c'est un discours « démassifiant » (7). Il n'y a pas de Nous des corps parlants.

Mon rapport à la psychanalyse rend décidé mon désir de séparation « des signifiants-maîtres qui collectivisent ». Mais il ne s'agit pas de se situer du côté d'une exception, que celle-ci soit de l'ordre de l'Idéal ou du déchet. Il s'agit de considérer les *parlêtres* comme des solitudes nombreuses et irrémédiables, qui font série, non pas groupe. L'expérience analytique guérit du Nous, au prix d'une perte de sens, assez joyeuse. Un autre rapport à l'universel, cette fois pas tout consistant, advient. Je le souhaite à la démocratie.

Intervention au Forum européen de Turin de l'EFP, « Désirs décidés pour la démocratie en Europe », *18 novembre 2017. D'autres interventions à ce Forum seront publiées dans le numéro de* Mental *à paraître en 2018.*

1 : Miller J.-A., Conférence prononcée à Milan le 12 mai 2002, reprise pour son cours « L'orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse », leçon du 15 mai 2002 à Paris et publiée sous le titre « Intuitions milanaises » en deux parties, dans *Mental*, n°s 11 et 12.
2 : Tels que : *cocaine army medicare*, *carcinome cream die*, *camera demoniac cry,* etc.
3 : Miller J.-A., « Une fantaisie », intervention au IVe Congrès de l'AMP, Comandatuba, 2004, publiée dans *Mental,* n°15, février 2005.
4 : Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2015, p. 205-206. Ainsi écrit-il : « Les hommes ne faisant que passer un instant au pouvoir, pour aller ensuite se perdre dans une foule qui, elle-même, change chaque jour de face, il en résulte que les actes de la société, en Amérique, laisse souvent moins de traces que les actions d'une simple famille […]. La démocratie, poussée dans ses dernières limites, nuit au progrès de l'art de gouverner. »
5 : Lacan J., « Note sur le Père » (1968), *La Cause du désir,* n°89, 2015.
6 : Miller J.-A., « Théorie de Turin sur le sujet de l'École », Intervention au 1er Congrès scientifique de la SLP en formation, 21 mai 2000 : http://www.causefreudienne.net/theoriedeturin/ et http://www.amp-nls.org/page/fr/60/thorie-de-turin-sur-le-sujet-de-lecole
7 : *Ibid.*

JUDITH

« On se serre les coudes »

par Angelina Harari

« On se serre les coudes », c'est la première phrase de Judith qui m'est revenue le 7 décembre 2017 alors que je recevais des appels et toutes sortes de messages de collègues qui n'arrivaient pas à croire la douloureuse nouvelle.

Judith savait se servir des mots pour traduire l'affect en jeu, pour dire la perte. Elle le faisait toujours avec beaucoup d'à-propos, attentive aux fines nuances de l'émotion ; avec son bien-dire à elle, digne de son héritage singulier.

Mais comment « se serrer les coudes » pour elle, alors qu'elle n'est plus là pour formuler l'affect en jeu ? Elle était un aiguillon, une boussole, la boussole du Champ freudien. Et ce, toujours avec une bonne longueur d'avance, charge à nous d'essayer de l'accompagner. L'accompagner et l'entendre parler d'un livre en préparation, d'un texte, d'une revue, d'un nouveau groupe, des stages, des réseaux du Champ freudien, des Rencontres, de la FIBOL, un monde infini de thèmes et de variations.

Il n'était pas facile de percer son mur de défiance, un mur érigé pour la sauvegarde de la psychanalyse lacanienne. Mais une fois sa confiance gagnée, on pouvait résolument compter avec son courage inébranlable et apprendre d'elle comment résister pour que la psychanalyse ne sombre pas dans la marée des psychothérapies. Elle se battait toujours sur plusieurs fronts, cherchant des réductions pour les frais de déplacement et le logement des nouveaux venus, bataillant par exemple avec un Crous pour obtenir des chambres individuelles. Patiemment, elle expliquait comment se battre pour le Champ freudien, préserver ses intérêts, ne pas céder le terrain.

Inoubliable aussi son côté grande dame, nous ouvrant les portes des plus beaux salons de Paris, toujours pour accueillir au mieux les participants aux Colloques et Rencontres internationales, aux Congrès de l'AMP.

Pour moi, elle était aussi la grande hôte du sixième arrondissement, ce quartier qu'elle nous a appris à aimer, qu'il s'agisse de l'accompagner chez sa fleuriste préférée ou de se rendre à l'ECF pour une réunion avec de jeunes collègues, des analystes chevronnés, les responsables d'un groupe de recherche rallié au Champ freudien ou bien encore des responsables de publication. D'autres fois, c'était elle qui venait à l'hôtel Modigliani pour souper avec les latinos et parler avec nous de l'Enapol, des publications des Écoles d'Amérique ou des Bibliothèques du Champ freudien, etc. Infatigable. Parfois, je la rencontrais fortuitement, mais toujours je l'accompagnais.

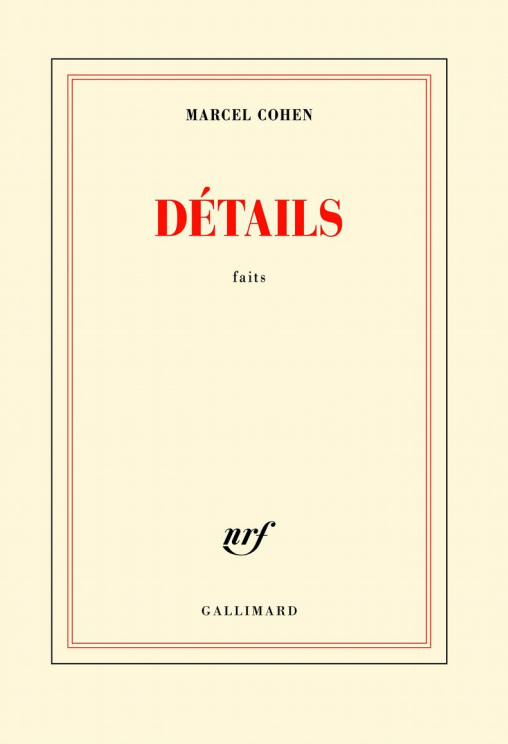
C'est accidentellement que j'ai croisé Judith dans la rue, sortant de chez elle avec Ève le 15 novembre 2015, un dimanche. Je ne savais pas que le baiser que nous avons échangé serait un adieu, le jour même des plénières des J45 qui n'ont pas eu lieu. Par la suite, Ève me raconta que le lendemain des attentats, Judith avait voulu prendre un café en terrasse, à contre-pied des recommandations de ne pas sortir de chez soi et surtout d'éviter les terrasses. Judith incarnait magnifiquement la résistante, et elle résistait avant tout pour l'avenir de la psychanalyse.

LECTURES

Prince aboli de motérialité sonore

par Nathalie Georges-Lambrichs

De toute façon, qui peut dire ce qu'il pense tant qu'il ne l'a pas lu quelque part ? Bien des écrivains eux-mêmes affirment n'en avoir aucune idée avant de l'avoir écrit.



Nul n'excelle plus que Marcel Cohen à donner du grain à moudre aux amateurs de psychopathologie de la vie quotidienne. Ainsi, *Détails* commence par un divertissement sérieux offert aux topologues, où la rencontre d'une série d'étiquettes insolites avec « l'homme », alias « le type du héros moderne qu'illustrent des exploits dérisoires dans sa situation d'égarement » produit la poésie même, involontaire, qui fore la matérialité pure pour lui ravir son ton, qui devient celui de la narration. Dans sa chambre, qui vire peu à peu à « la scène », un homme seul est la proie de la chemise qu'il vient d'acheter, puis du pantalon. Nessus bombardé par les messages insensés que l'une puis l'autre lui délivrent, il vire au clown malgré lui et déclenche chez le lecteur cette hilarité étrange qui taquine la douleur d'exister en même temps qu'elle menace d'implosion le corps du malheureux qu'elle possède, comme Kafka la décrit si bien à Felice pour lui prouver qu'il sait rire.

L'homme tentait de n'oublier aucune des épingles maintenant sa chemise neuve pliée sur son carton flexible, lorsqu'il découvrit deux étiquettes prises dans la couture latérale. Sous la manche, la première indiquait les recommandations d'usage en matière de lavage et de repassage. La seconde annonçait Made à China.

Ce n'était pas la première fois que l'homme s'arrêtait à des détails aussi ténus, ni qu'il relevait des fautes de syntaxe sur les étiquettes. Il lui fallut cependant un certain temps pour apprécier le comique consistant à ne traduire que la préposition, mais sans sacrifier l'accent grave du a. *Quelques jours plus tôt, il s'était interrogé sur le* Fabriqué au Taiwan *découvert dans sa trousse de toilette : le maniement des prépositions françaises, décidément, semblait plus délicat que le* in *anglais. Mais, dans la couture d'un pantalon, il était tombé sur un* Laver le dedans dehors *qui l'avait laissé plus perplexe encore. Il avait même trouvé cette variante :* Laver l'intérieur dehors. *Ces erreurs n'avaient rien d'étonnant... […]*

L'homme n'avait jamais pensé que l'attention qu'il vouait à des détails aussi insignifiants fût tout à fait normale. D'ailleurs…

L'homme médite. Il est le siège des pensées que fait surgir en lui ce que ses yeux perçoivent. Ou, plutôt que des pensées, est-il la proie de ce qu'il nomme des énigmes, et dont il s'applique à situer la provenance, le contenu, l'empan avec les mots les mieux ajustés à son descriptif. Oui c'est plutôt cela. L'auteur décrit. Il écrit de, là d'où il aperçoit, voit venir, va chercher ce qui à lui se présente, et donc au sujet de (c'est le *de* latin). Le choix des mots épouse celui des matériaux retenus qui feront cohorte pour le lecteur, puis évocations, et bientôt, par sympathie, réminiscences, associations, appropriation.

« Pour se justifier, l'homme finissait par avouer : s'il décidait de ne pas lire un livre sur la foi de quelques lignes, il n'avait pas besoin de beaucoup plus pour aimer un auteur qu'il n'avait pas lu » (p. 103). Dans le métro, sur un port derrière des jumelles, dans un lit d'hôpital, un regard naît, s'étend, se diffracte. Un regard lie et lit. Ce que faisant, il se définit comme la trace infime, insigne, animé par l'exigence par laquelle il s'égale au nom de *vida* : en miettes, en pièces détachées, délivrée.

Alors, son chiffre apparaît : l'œuvre de Marcel Cohen, composée de fragments et morceaux susceptibles de former autant de mobiles ou de mosaïques qu'il plaît au lecteur, est elle-même le palimpseste d'une doctrine de la mémoire dont l'écriture rappelle celle du Quichotte par Pierre Ménard. « Détails, gestes et paroles mémorables » s'y accumulent du fait de la persévérance d'un seul, qui y dévoile ce qu'il peut, à sa manière, attestant, par la réitération de ce geste, que la lettre, si elle tue par mégarde ou par détermination, ne le fait que pour mieux sauver ce qui sera resté de l'aventure humaine, soit « la folie de se croire Un à l'échelle du monde ».

Marcel Cohen, *Détails*, Gallimard, Paris, 2017, 196 p.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 28

SUMARIO

Por una democracia para los seres hablantes — *Vilma Coccoz*

Los fracasos del independentismo — *Joaquín Caretti*

Nacionalismo y segregación — *Neus Carbonell*

Comunicado de condolencias de la Asociación Mundial de Psicoanálisis

---

Por una democracia para los seres hablantes

Vilma Coccoz (Madrid)

En los últimos días, por allí y por aquí, hemos podido escuchar un auténtico clamor en defensa de la democracia. ¿Es la democracia un significante amo?, se pregunta Miller. Y responde: "Sin duda. Es el significante amo de que no existe el significante amo", y por eso su forma contemporánea puede formularse como la "fractura" o la "experiencia de una verdad".

Lo real de la vida (1) democrática irrumpió en Cataluña el 1º de octubre, en la voz de millones de personas cuyo deseo, superando todos los obstáculos, era explícito: *"Votarem"*. Las interpretaciones de este movimiento colectivo sin precedentes le han conferido un valor determinado en función de los discursos en donde esa fractura política reclama, en tanto efecto de verdad, un sentido.

Siguiendo las enseñanzas de Jean-Claude Milner, podemos considerar que dicha fractura proviene de la colisión entre dos formas de democracia: la democracia como sistema político y la democracia como forma social. La homonimia exige la elucidación del sentido que adopta el

universal "todos" y a cuyo valiente análisis en la historia de Francia se aplicó Milner. La democracia como sistema político, propio de los seres hablantes, supone resguardar el lugar vivo de cada uno, pudiendo manifestarse en su nombre y con su voz en una lengua compartida. A su vez, el decir de cada uno requiere el consentimiento a la pluralidad como límite. Para que alguien pueda hablar, los demás han de callarse, no es posible la simultaneidad de dos seres hablantes, y el asesinato político es una *contradictio in terminis*. La exterminación de los judíos, quienes encarnaban la imposibilidad del universal (todos) pretendido por el nazismo (uno tomando la voz de todos) no puede ser considerada un mero hecho histórico sino un riesgo constante de la regulación de la vida en común, el de intentar acallar por todos los medios al disidente, al que no se pliega a la multitud. Por eso el momento de subjetivación del deseo de democracia en sentido político se anuda a la creencia en la realidad de las cámaras de gas, advertido de las formas sutiles que toma el negacionismo.

La democracia como forma social se establece en base a una mayoría ilimitada, resultante de la gestión de masas, propia de una política que trata a los seres humanos como cosas. El altísimo porcentaje de abstención muestra a las claras el colapso de las democracias actuales, en las que el poder cae en manos de una mayoría que no es real; se llega a gobernar mediante una perversión, una parte vale por el todo. Por eso cuando surge la fractura y millones de seres hablantes reclaman una política para seres hablantes, los representantes del poder del Estado conquistado mediante ese tipo de mayoría, intentan hacer valer su fuerza por medios autoritarios, con amenazas y coacciones, incluso con la cárcel. A falta de una autoridad auténtica, gestada en una democracia política, creen eliminar el no-todo valiéndose de las prerrogativas de una mayoría social derivada del silencio de las cosas. Cuna de la indiferencia y de la comodidad.

En Cataluña una parte de la población intenta hacer oír su voz como no-todos a favor de la independencia. Constituye una oportunidad de restablecer la política de y para los seres hablantes, instaurando una verdadera democracia política, apasionada y crítica en la que puedan llegar a pronunciarse para dirimir su futuro, el que les ata a una historia y al goce de diversas lenguas.

El presidente de la AMP, Miquel Bassols nos anima a un debate sobre la democracia en el seno de nuestras escuelas. Cierto es que la clínica lacaniana esclarece la política (2). Así lo demuestran nuestras instituciones, *la práctica entre varios* se sustenta en la limitación del todo, el respeto por la singularidad y la promoción de una autoridad auténtica, la que se somete constantemente al control de su acción. De ello resulta una convivencia regulada y pacífica, fértil a las invenciones, como pudimos constatar durante El *Primer Seminario Europeo de Intercambio sobre el trabajo con jóvenes y niños con TEA* que tuvo lugar en Zaragoza a finales de septiembre. Un acontecimiento así contagia el deseo de participar, de hablar la lengua política de los seres hablantes, la que palpita en una democracia verdadera.

1: Lo subraya Anna Aromí en su texto *¿Qué pasa en Cataluña?*
2: Según lo afirma J.-A. Miller.

Los fracasos del independentismo

Joaquín Caretti (Madrid)

1641, 1873, 1931, 1934 y 2017. Cinco fechas separadas por 376 años. Cinco fechas donde Cataluña intentó separarse de España y donde, en cada una de ellas, fracasó. Algunas sangrientas y esta última, aún en desarrollo, sin muertos y con encarcelamientos. Los tiempos han cambiado en Europa y ya no se admiten hechos violentos en el corazón de la misma. Ahora, por suerte, se trata de conseguirlo e impedirlo en democracia y con democracia.

Esto implica un sistema legal instituido en España, el *statu quo,* compuesto por los diferentes poderes —ejecutivo, legislativo y judicial— que se va a defender de cualquier subversión con todas las armas que el Estado de derecho le permite, incluso retorciéndolo un poco y forzándolo, como apreciamos, con encarcelamientos de cuestionable legalidad, dado que las leyes tienen un aspecto interpretativo que queda al arbitrio de los jueces. Así vemos cómo el Tribunal Supremo da tiempo a la defensa allí donde la Audiencia Nacional encarcela inmediatamente. En el mejor de los casos, existen instancias superiores que están habilitadas para corregir las desviaciones de jueces que puedan dejarse llevar por afanes alejados de la justicia. A su vez, el gobierno de España en manos del PP, apoyado por dos partidos políticos PSOE y Ciudadanos, se vale del artículo 155 de la Constitución que le permite intervenir la autonomía de Cataluña para rechazar la declaración ilegal de independencia. Situación inédita desde la instauración de la democracia.

Por parte del bando independentista constatamos cómo han sabido aprovechar los resquicios de dicho Estado de derecho y encontrar la manera de forzarlo, aun cuando las fuerzas no eran las suficientes, ya que si bien contaban con una mayoría parlamentaria —algo exigua por otro lado—, no lo era en número de votos ni podían aducir un consenso social claramente mayoritario, requisitos imprescindibles para una decisión de este calibre. El mejor ejemplo de dicho forzamiento de la legalidad lo vivimos los días 6 y 7 de septiembre en el Parlament de Cataluña con una votación que no respetó el propio reglamento de la Cámara, seguido de la imposición y realización de un referéndum declarado ilegal por el Tribunal Constitucional. Y también en las posteriores dos declaraciones de independencia, la del 10 de octubre —que sí, que no— y la del 27 de octubre con la declaración unilateral de la independencia —previa consideración por parte del Govern de renunciar a ella y convocar elecciones— y el nacimiento de la nueva República Catalana. Es decir, que se hizo nacer a la República de un modo claramente precario y sin contar con la mayoría del pueblo catalán. El entusiasmo que provocaba este ideal les hizo confundirse con respecto a la realidad en la que vivían. ¿Solo una confusión o un error político?

Lo que sucedió a continuación es conocido. La sabida respuesta del Gobierno con el 155, el descabezamiento del Govern y el Parlament, la convocatoria de elecciones autonómicas, el viaje inmediato a Bruselas de Puigdemont y el silencio del sector independentista. No ha habido silencio inmediato más atronador que esa falta de festejos, de manifestaciones, de algarabía, de emoción, de los dos millones de catalanes que, ilusionados desde hace años con la idea de una República independiente, habían puesto todo su empeño en conseguirla. Cuando la consiguen no lo celebran. El sábado 28 de octubre no salieron todos a la calle a decirle al mundo, y entre ellos mismos, la alegría que sentían. ¿Por qué se quedaron en sus casas? ¿Por qué los dirigentes no los

convocaron a celebrar y defender la conquista? Ahora se están organizando manifestaciones. Tarde ya, quizás. Con los dirigentes presos, se perdió la oportunidad. Estas manifestaciones ya serán otra cosa, serán defensivas. Incluso aunque fueran muy numerosas, ¿qué conseguirían?

Es necesario explicar esta falta de alegría y de respuesta de los catalanes que se quieren separar de España ante la consecución de la tan anhelada independencia. Podemos inferir, y es muy probable que así sea, que los dirigentes ya supieran que su lucha no iba a tener éxito por la inminente y radical respuesta del gobierno de España, por la fuga de empresas, por el no de Europa, y no supieron cómo frenar a tiempo. Sin embargo, esto no alcanza a explicarlo. Se percibe la adopción de una posición sacrificial en todo este movimiento final. Han preferido perder todo antes que parar a tiempo, reflexionar y acumular nuevas fuerzas. Eligieron desatar al nacionalismo español —y al catalanismo que no quiere la independencia— a cuya fuerza no tienen realmente con qué oponerse —salvo la apelación a la desobediencia civil, de difícil realización, a las manifestaciones callejeras y al anhelado apoyo del Otro europeo que nunca llega— entregando Cataluña en una sola pieza, en vez de proteger lo conquistado y buscar caminos quizás más lentos pero más seguros. La lógica de "cuanto peor, mejor" no tiene salida ya que en realidad es "cuanto peor, peor." Esta lógica mortífera es, a mi entender, lo que ha llevado al fracaso actual de la pretensión independentista. Esto es lo que no ha permitido celebrar nada.

Este intento fallido es de enormes consecuencias para la subjetividad de millones de catalanes que han hecho una apuesta de vida con la idea de conseguir una independencia que los conduciría a un país diferente y también para millones de españoles que no llegan a comprender esta deriva separatista, unidos como están a Cataluña por lazos inmemoriales. Se olvidaron, a su vez, del abismo que se ha tejido entre los propios catalanes, consecuencia de una sociedad dividida entre los que se quieren ir y los que se quieren quedar. Por otra parte, su mal cálculo histórico ha conducido a reforzar lo que querían hacer desaparecer.

Después del quinto fracaso, ¿no es hora de terminar con los sacrificios personales y políticos y encontrar otras vías donde las ansias de independencia y república puedan expresarse? ¿No es necesario interrogar a fondo la palabra "independencia" y lo que esta vela? ¿No es el momento de pensar un modo diferente de relación con España dentro de España? ¿No ha llegado la oportunidad de sumar todas las fuerzas para conseguir una España mejor, una República donde todas las particularidades puedan expresarse, tal como lo quieren muchos movimientos políticos? ¿No será la ocasión de que Cataluña encabece una apuesta más grande y generosa, menos excluyente e insolidaria, donde en vez de construir fronteras diseñe puentes?

Nacionalismo y lógica de la segregación

Neus Carbonell (Barcelona)

We few, we happy few, we band of brothers
W. Shakespeare, *Henry V*

Que el pasodoble "Y Viva España"—en versión de Manolo Escobar—, compuesto en 1972 por dos autores belgas (Leo Caerts y Leo Rozenstraten) y cuya letra original fue escrita en flamenco, se haya convertido en el himno de los constitucionalistas (o dinásticos o unionistas o setentayochistas) es solo una más de las ironías a que nos tiene acostumbrados la historia de España. La "impureza" de la canción, si supiéramos escucharla, sería un resquicio de esperanza para estos tiempos difíciles.

En esta contienda tan trágicamente española, y ahora un poco europea, que estamos viviendo quiero destacar la habilidad de quien ha sabido poner el tablero a su favor. En efecto, se trata del presidente del Gobierno, Mariano Rajoy, quien ha dispuesto las fichas de tal manera que ha conseguido que se jugara la partida según sus reglas para, desde luego, salir como ganador. Rajoy, habilidoso donde los haya, ha sabido esconder su idea de España profundamente anclada en la ideología de la derecha más nacionalista bajo el manto de la neutralidad amparada por La ley de todos los españoles, la Santa Constitución.

Rajoy, negándose a ningún tipo de debate territorial, apoyándose en la afirmación rotunda de que la Constitución no lo permite, haciendo de la Constitución la guardiana de la esencia del ser español y delegando en la judicatura la tarea de hacer entrar en vereda a los "secesionistas", ha transmitido, de una manera eficazmente silenciosa, la creencia de que España está en peligro. Y, por supuesto, "los catalanes secesionistas" son los responsables. Así, pues, sin necesidad de mencionar la España Una, Grande y Libre, sino usando los significantes "democracia" y "Estado de derecho", Rajoy ha sabido tocar el ser de lo español y despertar las pasiones. El territorio, entonces, se ha llenado de banderas, de soflamas nacionalistas. Las imágenes más alarmantes de esta maniobra son la de los guardias civiles partiendo de Málaga hacia Catalunya jaleados a los gritos de "a por ellos".

"A por ellos" se ha convertido en la consigna que, más o menos veladamente, aparece una y otra vez. Desde los eslóganes que se han escuchado en algunas manifestaciones hasta los redactados de la Fiscalía General del Estado, se trata de perseguir a aquellos que están poniendo a España en peligro. En definitiva, no se trata de un problema político sino de que España se encuentra ante la necesidad de la legítima de defensa. A partir de aquí, las acciones más o menos dudosas desde el punto de vista de las libertades civiles son perfectamente justificadas. Por ejemplo, pegar a manifestantes "sediciosos", aunque sean pacíficos, encarcelar a unos representantes elegidos democráticamente pero "golpistas", aunque sea con supuestos de problemática base jurídica. Si se persigue a los que amenazan nuestro ser, que el Estado se salte las garantías democráticas no nos importa. A "nosotros" no nos pasará, solo "a ellos", que se lo han buscado.

Se ha creado un efecto de grupo que, lo sabemos, no va sin la segregación. ¿Qué hacer con los "secesionistas"? No son mayoría, desde luego, pero son muchos, al menos dos millones de personas (y, por el momento ¡dos millones de españoles!). Cuando se le planteó esta pregunta a la

catalana ministra de Sanidad, Dolors Montserrat, respondió sin mover una pestaña: "Se les convence". Bueno, al menos fue más amable que Simón de Montfort en la cruzada contra los cátaros en la ciudad de Bram. Cuando le preguntaron cómo podrían distinguir a los cátaros de los que no lo eran, respondió: "Matadlos a todos, Dios ya decidirá".

A los enemigos de la patria o se los convierte o se les expulsa. En algunas manifestaciones se han visto consignas que rezaban: "Si no os gusta España, marchaos". Si las tesis del ala más radical del PP, como las FAES, se imponen y logran ilegalizar el independentismo, en España podrán solo haber "cripto independentistas". Sin duda, todo demasiado amargamente familiar. Aunque no ha hecho falta llegar a estos extremos para que la rueda de la segregación empiece a rodar. Incluso los discursos más amables, más aparentemente conciliadores, no se escapan a los efectos segregadores derivados de haber hecho de un problema político una cuestión jurídica. Es decir, de haber convertido un problema en que se juega el deseo en una cuestión dirimida por la norma.

Rajoy ha sido hábil no por haber despertado la furia nacionalista de la derecha, sino porque su maniobra ha atrapado a todos los sectores del abanico político, desde el centro a la izquierda, incluso a la izquierda que se quiere más a la izquierda. Veamos algunos ejemplos.

Empecemos con el artículo que publicó Javier Marías el 5 de noviembre en *El País*: "La gente es muy normal" (1). Empieza con una afirmación rotunda: "Cuando esto escribo, en el resto de España no percibo, de momento y por suerte, ninguna animadversión por los catalanes". ¡Bien, vamos bien! Pero más adelante matiza que lo que hay es "hartazgo de los políticos" y de "la masa que los sigue", ¡ojo al dato! ¡masa! Los que los siguen "a los políticos" han perdido por el camino la calidad de "catalanes" (y, por supuesto, de españoles). Y añade: "La minoría independentista es tan chillona, activa, frenética, teatrera y constante que parece que toda Cataluña sea así". Pero es que "dos millones largos a favor son muchas personas, pero que yo sepa, son bastante menos que tres y pico en contra" (¡ahora la cuestión es numérica!). Y sigue: "A estos últimos catalanes no se les puede echar [o sea, ¿a "los otros" sí?] , ni abandonarlos a su suerte, ni entregarlos a dirigentes autoritarios, dañinos y antidemocráticos". En fin, ¿qué decir de esta retórica de cruzada? Hay los chillones antidemocráticos que debemos echar, aunque sean dos millones y pico no son de los nuestros, de hecho no se merecen ni ser llamados catalanes. Los más de tres millones, sí, a estos a defenderlos. Bueno, juzguen ustedes mismos.

Pero es que la izquierda más a la izquierda tampoco ha sabido escapar de la lógica nacionalista española, tal y como la ha impuesto sutilmente la derecha. Sí, sutilmente, tanto, que parece que se defiende lo que es "de todos", "lo que nos une". Dirigentes de partidos como Podemos o Izquierda Unida se han manifestado públicamente a favor de un referéndum en Catalunya (no lo llaman de autodeterminación). Sin embargo, no esconden que sería un referéndum para que Catalunya "se quede". La unidad de España continúa siendo un bien supremo. Ponerla en cuestión tiene un coste electoral demasiado alto. Se trata de cambiar España para que continúe siendo España. Por eso los dirigentes no cesan de repetir: "No soy independentista". Y, en general, insisten en la idea de que Catalunya se quiera marchar es propia de insolidarios. Pero nunca sugieren que retenerla sea propia de egoístas. Ciertamente, su idea de España es diferente. En palabras de Carolina Bescansa: "Una España respetuosa con sus pueblos y naciones" (2). Sin embargo, ¡qué poco creíble debe ser la plurinacionalidad cuando se debe corear tanto! Asimismo proponen un proceso constituyente para toda España, obviando que no hay un movimiento en el resto del Estado que lo reclame. La demanda está solo en Catalunya. Hacer bascular esa demanda catalana hacia todo el territorio es una forma de diluirla.

Entonces, ¿qué podría haber sucedido en contra de la lógica de la segregación? Sin duda, y en primer lugar, que la pretensión de los "independentistas" hubiera sido atendida como una demanda digna de ser tomada en serio. Por otra parte, hubiera sido necesario sostener una verdadera conversación que dejara todas las puertas abiertas. Una conversación hubiera puesto los significantes amo a circular y los hubiera aflojado. En este caso hubiera sido necesario atreverse con: España, monarquía, Catalunya, independencia, nación, república, nosotros, ellos, y algunos otros significantes que a ustedes se les puedan ocurrir. En definitiva, hubiera sido necesario abrir un debate, respetuoso en las formas y en el fondo, y finalmente haber resuelto con un voto. Este proceso hubiera requerido de la valentía de atreverse a perder. Pero solo "hombres sin ambages" hubieran podido liderarlo. Solo así se hubiera realmente ganado, fuera cual fuera el resultado final.

1: http://elpaissemanal.elpais.com/columna/javier-marias-gente-normal/
2: http://www.eldiario.es/tribunaabierta/Espana-espanoles_6_697890242.html

Asociación Mundial de Psicoanálisis

Condolencias

Acabamos de recibir la triste noticia del fallecimiento, después de una larga enfermedad, de nuestro colega y amigo Ricardo Nepomiachi, miembro de la EOL y de la AMP.

"Nepo" fue unos de los fundadores, en la época del Primer Encuentro del Campo Freudiano en Caracas a principios de los años 80, del Simposio del Campo Freudiano, uno de los grupos que confluyeron en la creación en Argentina de la Escuela de la Orientación Lacaniana. Su intensa actividad y su saber hacer fueron decisivos para que la experiencia de la Escuela fuera posible a lo largo de estas décadas.

"Nepo", además de participar en múltiples instancias de la Escuela, fue miembro del Consejo de la Asociación Mundial de Psicoanálisis durante el periodo 2000 a 2004. Todos los colegas de las siete Escuelas de la AMP se han beneficiado de uno u otro modo de su relación decidida con la causa analítica y con la orientación lacaniana.

Queremos transmitir, en nombre de la AMP, a sus familiares, amigos y colegas, nuestras condolencias más sentidas.

El Buró de la AMP
Miquel Bassols (Presidente)
Guy Briole (Secretario)
Anne Ganivet-Poumellec (Tesorera)

Barcelona-París, 23 de noviembre de 2017

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI**.**